

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

On s'abonne et on reçoit les annonces : A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1 ; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeke, imprimeur-libraire, Grande-Place ; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée ; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

Le Nord de la France :

Trois mois 12 L.
Six mois 22 L.
Un an 42 L.

Abonnements : 15 centimes la ligne.
Réclames : 25 centimes la ligne.

ROUBAIX, 20 JANVIER 1871

Voir aux dernières nouvelles

Dépêches télégraphiques

(Service particulier du Journal de Roubaix.)

Arles, 19 janvier.

Le bombardement de Longwy, commencé mardi, a repris faiblement hier. Il a continué vigoureusement aujourd'hui pendant toute la journée. Trois cents bombes sont tombées sur la ville. Le clocher de l'église est percé, des maisons démolies. Des incendies ont éclaté, mais ils ont été éteints. Il y a eu quelques morts et blessés.

Une batterie prussienne a été démontée. A midi, une sortie a été faite par la garnison. Les frontières du Luxembourg belge et du Luxembourg cédé sont encombrées de familles qui ont fui le bombardement.

Berne, 19 janvier.

Un télégramme de Porrentruy annonce que le 18, après-midi, les Allemands ont pris le village d'Abbevillers qui était en feu.

Les Français se retirent dans la direction du Sud sur Blamont et Pont-de-Roide.

Londres, 19 janvier.

M. Childers a donné sa démission pour des raisons de santé.

Une lettre de M. Chaudordy, adressée à M. Tissot et datée de Bordeaux 11 janvier, dit : Les Français n'ont pas violé le territoire belge. Il est prouvé par les lettres de M. Servais que les Prussiens ont été plusieurs fois la neutralité de la Belgique et du Luxembourg. Cette lettre termine en disant :

La France s'est toujours efforcée de respecter honorablement le droit international. Elle voit avec regret qu'on ajoute foi aux déclarations mensongères d'une puissance qui n'hésite jamais à le violer.

Le Times dit que, suivant des nouvelles de Berlin, lord Granville accepte l'indemnité proposée par M. de Bismarck pour les vaisseaux anglais coulés à Duclair.

Munich, 19 janvier

A la Chambre des députés, le président annonce que 60 télégrammes d'adhésion aux traités sont arrivés des représentations communales, des réunions populaires et de la plupart des districts électoraux où le parti des patriotes et prédominant.

Un de ces télégrammes est envoyé par les habitants et le clergé de Frontenhausen.

Dépêches prussiennes

Versailles 18 janvier

L'Empereur-Roi à l'Impératrice-Reine.

Officiel. — Après une bataille de trois jours, Bourbaki s'est retiré devant la résistance héroïque de Werder.

La plus grande reconnaissance est due à Werder et à ses braves troupes.

Versailles, 19 janvier.

Le Roi a été proclamé Empereur d'Allemagne, dans la salle des Glaces, en présence des princes allemands.

Les divers étendards de l'armée étaient environnés par des représentants de divers régiments.

Les diplomates à Paris, à l'exception de M. Washburne, ont demandé l'autorisation de sortir de la ville elle leur a été refusée.

Le feu continue des deux côtés.

Calrsruhe, 19 janvier.

Télégramme du général Glümer au ministre de la guerre.

Brevilliers, 19 janvier

Le 17, les attaques de l'ennemi ont été victorieusement repoussées sur toute la ligne.

Notre aile droite, sous le général Keller a été la plus engagée.

Aujourd'hui l'ennemi est en retraite. Les pertes sont assez considérables. Les détails manquent encore.

Berlin, 19 janvier.

La Chambre des Députés a voté à l'unanimité une Adresse à l'empereur, sauf les Polonais.

Sarrebruck, 19 janvier.

On annonce de Versailles, en date d'hier, que M. Jules Favre aurait fait demander hier son laissez-passer, afin de pouvoir se rendre à la conférence de Londres.

L'armée du général Chanzy montre les symptômes de dissolution.

Hier, le temps s'est mis de nouveau à un froid intense.

On lit dans l'Indépendance :

Le grand-duc de Mecklembourg, après avoir occupé Alençon, s'avance par le nord dans la direction de Rennes, avec l'intention de tourner l'aile gauche des forces qui lui font face et de les refouler ainsi dans la direction d'Angers et de Nantes. En même temps, d'autres corps allemands coupent les communications du Mans avec Tours et menacent de reparaître devant cette ville, qui est complètement hors d'état de se défendre.

Les nouvelles de l'Est sont toujours contradictoires, les dépêches allemandes persistent à nier les succès mandés par les dépêches françaises. Cependant elles avouent des combats sanglants et des pertes considérables. Leur position en

avant de Belfort est stratégiquement très-forte, ce qui explique comment Bourbaki, malgré la supériorité numérique de ses forces, n'a pas encore réussi à les obliger de lever le siège de la place qui ferme, du côté de sud-ouest, les communications de l'Alsace avec la Franche-Comté.

Le roi de Prusse vient de proclamer solennellement l'empire germanique. La proclamation, datée de Versailles, a été communiquée hier aux Chambres prussiennes, comme elle l'aurait été, sans doute, à toutes les assemblées législatives de l'Allemagne.

Le roi Guillaume annonce que les souverains et les peuples allemands ayant demandé unanimement la restauration de l'empire germanique et de la dignité impériale, après un intervalle de 60 ans, il a consenti à accepter le titre héréditaire d'empereur des Allemands, et le prendra, dès ce jour, dans toutes les affaires qui concernent l'Allemagne. Le Roi espère que la nouvelle ère impériale qui s'ouvre fera le bonheur des peuples après des luttes sanglantes, et qu'une paix durable, assurée par de nouvelles frontières, protégera l'Allemagne contre des agressions dont elle a été victime depuis des siècles. Le nouvel Empereur implore pour lui et ses successeurs les bénédictions du ciel, et promet d'être le fidèle gardien de l'empire et d'en conserver l'intégrité, non pas par des conquêtes, mais par la paix, la prospérité générale, la liberté et la civilisation nationale.

On écrit de Londres, 19 janvier

Paris est bombardé ! Est-ce bien vrai ? Est-ce bien possible ? Nous ne le croisons bien que quand nous voyons nous montrer le spectacle de la reine des cités, déshonorée, éventrée, en lambeaux. Dans toute l'Europe civilisée, y a-t-il aujourd'hui quelque chose qui ait la pensée de se porter vainement vers Paris, dans le but de le vaincre, vers tant de beaux lieux, de magnifiques palais, qui racontent en or, en marbre, en pierre, l'histoire même de la civilisation européenne ? Heine avait donc dit vrai, quand il parlait ainsi de l'enceinte de murailles que Paris s'était donnée : « Cette enceinte de forts et de murs, c'est le suaire dans lequel le géant Paris se couchera pour mourir. »

Je ne prétends pas m'ériger en juge du nouveau droit de la guerre allemand ; je n'examine pas les contradictions qui existent entre ce *kriegsrecht* et les règles de la *landsturm* allemande. Je l'accepte, je le subis ; mais il m'est bien permis de chercher à le comprendre. Il repose essentiellement, ce me semble, sur la distinction entre les combattants et les non-combattants. En mettant le pied sur le sol français, Sa Majesté le roi de Prusse a déclaré dans une proclamation qu'il faisait la guerre non pas au peuple français, mais aux armées françaises. La guerre est un duel entre des forces organisées, enrégimentées ; les non-combattants y assistent presque comme des neutres.

J'accepte la définition ; mais y a-t-il jamais eu des droits sans des devoirs correspondants ? Le belligérant demande

aux non-combattants neutres d'étouffer dans leur âme les intérêts les plus impérieux de la nature humaine ; s'ils prêtent main forte à leurs frères, s'ils leur donnent un appui et un asile, des informations, si, pour les arracher à un péril, ils trahissent l'ennemi, gênent ou dérangent ses mouvements, ils sont punis par l'incendie, le pillage, la bastonnade, la mort. Si le belligérant s'arroge des droits aussi exorbitants, ne doit-il rien de son côté aux non-combattants ? La justice élémentaire exige qu'il les épargne autant que possible tant qu'ils ne sortent pas de la neutralité qui leur est imposée.

A quoi sert un bombardement ? Son objectif militaire est la destruction des casernes, des magasins, des arsenaux ; d'une garnison ; dans une toute petite place forte, la population civile est mêlée si intimement à la population militaire qu'il est difficile d'atteindre l'une sans atteindre l'autre. Mais dans une place étendue, surtout dans une place dont la vraie défense est dans des forts et un camp retranché, le bombardement proprement dit, c'est-à-dire la destruction des habitations, civils, n'a plus d'excuse. Toutes les autorités militaires reconnaissent que cette pluie de projectiles n'a aucun effet sur une bonne garnison ; elle ne hâte pas, d'un seul jour, la reddition d'une place où la garnison ne tient que peu de compte de la population civile, qu'elle place où celle-ci est très-aguerrie. Je prends Strasbourg pour exemple. Cette ville n'a pas succombé au bombardement, bien qu'il ait été formidable, il a fallu que le général Werder fit des approches régulières, et une brèche.

Quel est donc le but que les Allemands se proposent en bombardant Paris ? Pourquoi n'ont-ils fait aucune approche régulière contre les forts ? Pourquoi visent-ils des établissements qui ne sont ni des arsenaux ni des poudrières, ni des casernes ? Pourquoi ont-ils pris pour point de mire des monuments, des hôpitaux, des écoles ? C'est pour hâter le moment physiologique où la faim, la terreur, l'horreur, le manque de sommeil, la pitié, la douleur, pousseront la population civile au désespoir et où les non-combattants crieront aux combattants : Grâce et pitié ! Quoi ! ces 1,500,000 non-combattants ne servaient pas assez les assiégeants en dévorant la substance dont une armée aurait pu se nourrir si longtemps ? Sa seule présence était une force négative qui opérât sans cesse en faveur des Allemands. Maintenant le bombardement qui couvre Paris de ruines et de sang ne se fait qu'en vue de changer cette force négative en une force positive. Les non-combattants deviennent ainsi un instrument de guerre. Dès lors que devient le principe fondamental du nouveau *kriegsrecht* ?

Et quelle excuse peut-on chercher dans le caractère exceptionnel des circonstances ? Dira-t-on que l'Allemagne ne peut plus attendre ; que les généraux prussiens ne doivent pas sacrifier leur armée à Paris ? Cette armée court-elle de si grands dangers ? Où sont les armées de secours qui pourraient débou-

quer Paris. Qui viendra couper le nœud qui se serre autour de la gorge de la malheureuse capitale ? Est-ce Faidherbe ? Est-ce Chanzy au delà du Maas ? Est-ce Bourbaki, que Gambetta a envoyé à Belfort ? Hélas ! l'organisateur de la victoire n'a encore organisé aucune victoire.

Trente-deux départements français sont aujourd'hui entièrement occupés par les Allemands. Vraiment, l'Allemagne manque de patience ; elle supporte mal la victoire. La prospérité lui rit ; la fortune la comble sans l'adoucir. La science, qui lui a tout appris, ne lui a pas appris à se dominer elle-même. Elle tient le gouvernement de Paris étranglé ; un gouvernement nomade, qui se résument dans un homme, n'a pas eu la prévoyance de réunir une assemblée quelconque, il a dissous les conseils généraux sans en faire élire de nouveaux ; le dictateur est seul, porté encore, par la vogue du patriotisme des Français, par le dévouement de tous les partis, par l'abnégation universelle ; mais la victoire seule peut justifier et faire durer les dictatures. L'avenir de la France est le plus noir, le plus sombre, qu'aucune nation moderne ait encore vu. N'est-ce pas assez pour l'Allemagne ? Que faut-il donc à sa haine ? Que faut-il donc à son orgueil ?

(Etiotte Velge)

Voici une dépêche sortie de l'officine de Versailles. C'est un nouvel échantillon de savoir-faire de l'état-major prussien. (Extrait des correspondances de Daily Telegraph.)

Versailles, 19 janvier.

La destruction du fort d'Issy est un fait accompli. Le fort de Montrouge a été battu en brèche de telle sorte que, d'un point voisin de Sceaux, on peut voir tout au travers de ses remparts l'enceinte de la ville qui est au-delà. Les casernes du fort sont entièrement brûlées ; et les ouvrages seront bombardés furieusement dans cette journée.

Hier les Français ont été fort occupés de faire passer par le pont du chemin de fer de la rive gauche des troupes vers le Bas-Meudon. Tandis que le pont était couvert de soldats, il a été frappé par des obus qui l'ont fait crouler, en entraînant un grand nombre de Français d'une grande hauteur dans la rivière. La chute seule a suffi pour en tuer plusieurs.

Hier, le village de Boulogne a brûlé pendant une grande partie de la nuit. Le Mont-Valérien, qui a cessé de tirer à deux heures de relevée, a recommencé une heure après et n'a plus cessé depuis.

Le général Manteuffel a quitté Versailles, le 9, après avoir déjeuné avec le roi, pour aller prendre le commandement en chef de l'armée du Sud-Est, qui se compose de trois corps très-nombreux.

Par suite de l'extrême élévation du tir, depuis l'ouverture du bombarde-

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

DU 21 JANVIER 1871.

— 5 —

LES DEUX FEMMES

DE L'EMPEREUR

NOUVELLE HISTORIQUE

Chapitre IV

LE RÊVE DU BONHEUR.

SUITE

Elles obéirent et l'entourèrent, les yeux voilés de larmes. Isabelle, s'apuyant sur le bras de son interlocutrice, continua, près d'un long silence :

« J'ai eu cette nuit une étrange et ef-

froyable vision. L'esprit de ma mère m'est apparu et m'a dit que je mourrai dans trois jours. Je crois à cette vision, je sens que cette prophétie s'accomplira.

Ne pleurez pas ne vous désolerez pas, mes amies. Félicitez-moi de mon bonheur d'aller jouir de la paix éternelle. Priez Dieu de me délivrer plutôt du pesant fardeau de cette vie. Priez aussi pour moi, vous ma seconde mère, qui connaissez mon cœur et emporterez les secrets dans la tombe ; priez pour moi !

L'aja, à laquelle s'adressaient ces dernières paroles, pencha tristement la tête, hors d'état de répondre. car elle pleurait comme les autres.

Les yeux d'Isabelle se ranimèrent un moment pendant qu'elle promenait sur ses amies ses derniers regards d'adieu. Et maintenant s'écria-t-elle, auprès de mon père : Estrella, dis au valet de chambre d'annoncer au duc que je sollicite une audience.

S.A.R. le duc, dit Estrella ne tardant pas à rentrer, est parti ce matin avec une suite nombreuse pour sa maison de chasse de Belvédère et ne reviendra que dans quatre jours.

Un sourire amer se joua sur les lèvres d'Isabelle, et elle porta aussitôt ses regards sur l'aja et lui murmura à l'oreille : « Voyez-vous maintenant que je vous ai dit la vérité ? C'est lui qui a fait tel que Dieu veuille lui pardonner, moi je ne le puis pas !

« Et à présent à mes dernières occupations terrestres, reprit-elle à haute

voix en s'adressant à ses jeunes amies. Je vais être moi-même mon exécuteur testamentaire et partager entre vous les legs et souvenirs que je vous ai destinés. »

Avec un calme et une aisance admirables, elle se mit à distribuer entre elles ses bijoux et ses riches objets de toilette, puis elle coupa une poignée de ses longs cheveux et en donna une mèche à chacune de ses femmes.

« Laissez-moi seule avec le ministre de Dieu, leur dit-elle en les congédiant toutes, dès que le bruit d'une sonnette lui annonça l'approche du prêtre apportant le Saint-Sacrement.

La sainte Cène était finie. Isabelle, agenouillée, avait fait au chapelain sa confession pendant la quelle il avait pâli, profondément remue. Puis il lui avait donné l'absolution et présenté la sainte hostie.

« Maintenant, ma fille, dit-il avec la plus vive émotion, daigne le Père Eternel vous accorder sa miséricorde ; puisse s'accomplir la parole que vous avez entendue ; puissiez-vous être délivrée de cette vie dans trois jours !

— Amen ! murmura Isabelle. — Mais les décrets de Dieu sont impénétrables, et il se peut qu'il ait décidé autrement de votre sort. Si donc, ma fille, le Tout-Puissant vous refuse la grâce d'une fin prochaine, me promettez-vous de vous soumettre à cette sagesse suprême ?

— Je vous le promets, mon père.

— Par la mémoire de votre mère, qui est en ce moment près de vous et vous entend, jurez-moi que vous vivrez et remplirez les devoirs qui vous incombent, sans jamais porter sur vous-même une main criminelle, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de vous rappeler à lui.

— Je le jure par la mémoire de ma mère !

« C'est bien ! » Et se penchant vers Isabelle, toujours agenouillée, il la baisa au front et fit sur elle le signe de la croix, puis il se retira lentement, ayant peine à retenir ses larmes.

Isabelle resta seule avec Dieu. Tout entière à ses pensées, elle n'entendait ni les lamentations de ses amies qui, à genoux à la porte, l'implorait de les laisser entrer, ni la voix de son frère, qui, également dehors, demandait un dernier baiser, un dernier adieu. Elle ne lui répondit point et n'ouvrit pas ; elle pria agenouillée et attendait la mort.

Et la nuit étendit ses voiles, et un nouveau jour lui succéda. Isabelle salua le soleil, en disant : demain donc ! Et vingt-quatre heures après elle dit, avec un faible sourire : aujourd'hui donc !

Épuisée par ces deux jours d'attente et de fièvre, passés sans qu'elle prit la moindre nourriture, Isabelle tenta vainement de sortir du lit. A peine eut-elle soulevé la tête qu'elle retomba sur l'oreiller, un frisson glacial lui parcourut les membres ; les battements de son cœur, un moment suspendus, reprirent saccadés et douloureux ; une nuit profonde, silencieuse par la foudre, se répandit sur ses yeux ; elle voulut joindre les mains pour prier, mais impossible, car ses membres commençaient à se roidir.

« C'est la mort ! » murmura-t-elle ; un dernier sourire de bonheur effleura ses lèvres décolorées, et, un instant après, elle avait perdu connaissance.

CHAPITRE V.

Les messagers de l'Impératrice.

Isabelle ouvrit les yeux, et ses regards prouvèrent qu'elle avait repris connaissance ; elle ne délirait plus ; sa violente douleur s'était calmée.

La reprise se peignit sur son visage à la vue de tous ceux qui l'entouraient : le prêtre, qui pria à son chevet ; la matrasse des cérémonies ; ses jeunes amies qui lui souriaient à travers leurs larmes, et enfin son frère Ferdinand qui, à genoux auprès de son lit, lui couvrit la main de baisers.

« Elle les voyait tous ; et pourtant la réalité lui paraissait un songe.

« Où suis-je ? dit-elle enfin. — Tu es au milieu de tous ceux qui t'aiment, répondit tendrement son frère, de nous tous, qui avons imploré Dieu avec tant de ferveur qu'il a conservé la vie.